

# **Multiculturalisme et identité : un défi pour l'école**

## **Intervention d'Olivier Servais**

Professeur d'anthropologie à L'UCL et Directeur adjoint du Laboratoire d'Anthropologie prospective

Bonjour à tous.

Quand Guy Selderslagh m'a demandé de vous faire une synthèse de cette question des évolutions contemporaines et particulièrement de la question du multiculturalisme, de la multiculturalité et la question des identités aujourd'hui en lien avec l'école je me suis dit : voilà l'objet parfait pour un cours de trente heures. Mais en une heure, comment s'y placer, comment s'y ancrer ?

Tout ce que je vais exposer maintenant est une synthèse faite de choix, faite d'approfondissements spécifiques, évidemment on pourrait dire beaucoup d'autres choses.

Je propose de travailler en trois temps ensemble aujourd'hui. Un long moment, une vingtaine de minutes, nous allons travailler un peu sur des contextualisations générales. C'est surtout sur ces contextualisations que j'ai été obligé d'opérer un certain nombre de choix. On ne peut pas tout dire et on ne peut pas tout faire. Le monde change vite. Parfois, l'actualité met l'accent sur certaines choses et pas sur d'autres et donc à cet égard, soyez indulgents, j'ai opéré ces choix et puis on pourra lors des discussions tout à l'heure éventuellement évoquer d'autres choses. À partir de cette contextualisation large sur parfois le temps long, parfois le temps court lors des dernières années, nous allons arriver à un certain nombre de conséquences de ce contexte, de cette transformation en cours, conséquences évidemment que je n'ai pas choisies au hasard qui touchent notamment la question de la culture, de la manière dont la culture se construit dans nos sociétés et dont elle touche évidemment l'école particulièrement, le monde des jeunes. Et enfin on en arrivera au final, les dix dernières minutes, sur la question des modèles de société sous-jacents. On verra que selon, la manière dont on construit, dont on conçoit également la culture ou la construction d'une culture, une culture scolaire, une culture de société, une culture familiale et on pourrait passer en revue tous les spectres, un certain nombre de modèles de société se donnent à voir. Souvent c'est dans les petits gestes quotidiens et pas dans les grandes idées que ces modèles de société au fond se choisissent et que ces choix sont tout à fait fondamentaux parce qu'au fond ils impliquent le vivre ensemble de demain et pas simplement des actes en apparence anodins.

## 1. Contextualisation

### Pilarisation comme communautarisme idéologique

Commençons par la contextualisation. Dans cette contextualisation, je voudrais évoquer un certain nombre de choses. Premier élément — un peu bateau, évident —, on dit souvent que le SeGEC est le produit d'une histoire. C'est peut-être un des éléments qui reflète une part de notre identité belge héritée. On a parlé beaucoup en sociologie et en politologie du mot pilarisation : la société belge, à l'image de la société hollandaise et éventuellement de quelques autres, est une société qui a été construite par un communautarisme idéologique. Ça veut dire quoi ? Cela signifie : nous avons structuré notre vivre ensemble par une division de la société en différents groupes humains. Du berceau à la mort, on pouvait vivre dans ces groupes humains rassemblés non pas sur base ethnique, rassemblés non pas sur base de richesses par exemple, mais rassemblés sur une base idéologique. Et nous étions, ici au SeGEC, un des fers de lance d'un de ces univers qui était l'univers catholique, ou plus largement, on pourrait dire chrétien. En Belgique évidemment, essentiellement catholique. C'est un état de fait. Le SeGEC (l'enseignement catholique) manifeste cette situation belge particulière. Vous l'avez compris cette situation c'est le point de départ. Aujourd'hui, les choses évoluent vite. Elles ont un enjeu. Elles poussent au fond cette situation historique à une transformation, potentielle tout au moins. Nous allons y revenir.

### Crise du rural = crise de l'Urbain

Deuxième élément de ce contexte général. Certains diront tout de suite, en voyant le mot « urbain » « *moi, je suis rural, ça ne me concerne pas* ». Détrompez-vous. Je dis bien deuxième élément de mutation générale, nous arrivons dans une société urbaine même au fin fond du Luxembourg. Je m'explique : les différents rapports des instances internationales ont conclu récemment que la Belgique sur base de différentes données démographiques était le pays d'une certaine taille — je ne prends pas les pays ville comme Monaco —, mais était le pays de plus d'un million d'habitants qui avait le plus haut taux d'urbanisation au monde. Vous me direz sur le territoire wallon et même belge, ce n'est pas ce qu'on a l'impression de voir. Effectivement, la définition de l'urbain n'est pas la définition de quelqu'un qui habite en ville. L'urbain c'est une manière de vivre le monde, là où le citadin, on pourrait dire, vit en ville. Je vais revenir sur cette question parce qu'elle me semble très importante : la crise du rural aujourd'hui, ou en tout cas, la question du rural, n'est pas du tout une question ville-campagne. C'est l'arrivée d'urbains qui veulent vivre la campagne autrement, les fameux néo-ruraux, etc. C'est typiquement de cette question urbaine dont je parle là. Pourquoi parle-t-on d'urbain ? Si cela touche plus largement c'est parce que cela a commencé en ville. Parce que c'est lié notamment à la montée en puissance de certaines attitudes liées à l'individualisme ou à l'individualisation dans nos sociétés. Parce que c'est lié à un certain type de valeurs qui étaient portées d'abord là. Mais c'est tout à fait caractéristique de nos sociétés aujourd'hui et d'une

génération à l'autre, quel que soit l'endroit, cela a un poids important. Alors, cette urbanisation dont je parle — et le sociologue par excellence qui a porté cette question, c'était Jean Remy à Louvain, pas seulement lui, Liliane Voyé à sa suite — engendre un certain nombre de transformations sociétales qui vont changer le monde en trente ou quarante ans, en deux ou trois générations. On voit véritablement la Belgique aujourd'hui, particulièrement, la Belgique francophone véritablement être portée différemment au sein de la société.

### **Mondialisation – Médiatisation du monde – Migration et ethnicité**

Autre réflexion générale pour commencer : la mondialisation aujourd'hui a un rôle évidemment très, très important. En tant que Belge on sait que dans les couches et les strates de jeunes, on se sent d'abord de son quartier, voire de sa rue, mais aussi citoyen du monde et on a une aspiration à la fois hyperfocale, mais aussi mondiale. On se rend bien compte évidemment que cela a un impact aujourd'hui, particulièrement avec la question des médias. Il n'y a pas besoin de vous faire un dessin pour comprendre qu'autour du Japon et de la Libye aujourd'hui, il y a une actualité qui ne devient pas seulement l'actualité médiatique, mais qui devient presque l'actualité des gens. Je ne vais pas dire malheureusement que cela devient le feuilleton de chaque jour, ici avec des tenants dramatiques, mais on est véritablement en tout cas dans une aspiration à un débat qui s'ancre sur les questions planétaires. L'écologie évidemment a eu là aussi un impact important.

Cette médiatisation du monde, cette mondialisation des consciences, elle se manifeste aussi dans le quotidien. J'ai parlé de « global ». Les médias sont par excellence, au fond, cette image du global qui se reflète dans nos vies de tous les jours. La migration et la montée en puissance de migrations nouvelles accélérées, importantes, au départ dans les villes, mais qui petit à petit génèrent des conséquences à tous les niveaux de notre société dans tous les espaces, au pluriel, vont manifester ce monde, au sens large, au niveau local. La migration, ce n'est pas seulement ces imaginaires de migrants que nous voyons débarquer à Melilla aux frontières de l'Espagne marocaine ou sur certaines îles de la Méditerranée. C'est véritablement une pénétration d'autres cultures de manière accélérée, de manière diversifiée, chez nous.

### **Individualisme – Mise à mal du collectif**

Enfin, dernier élément de ce contexte général sur lequel je vais revenir un peu plus en profondeur, la question de l'individualisme dont j'ai parlé avec « l'urbain ». L'individualisme a un impact très important notamment dans la manière dont nous nous vivons collectivement. Les collectifs, et j'ai commencé par cela, étaient des collectifs idéologiques majoritairement, pas seulement, mais ici en tout cas ils avaient un poids important. Aujourd'hui, l'individualisme contribue en plus de tout ce que j'ai évoqué à cette mise à mal du collectif et de sa collectivité. Eh bien oui, au SeGEC, concrètement, il n'y a pas seulement des catholiques. Au SeGEC, il n'y a pas seulement des

personnes qui considèrent ce pilier comme légitime. Quand on interpelle les gens sur leur motivation à être présents, on se rend bien compte que la motivation explose dans sa diversité. Il y a une individualisation des motivations et donc de la construction et de la conception d'une légitimité à l'existence de cet enseignement catholique par exemple.

J'ai approfondi un certain nombre d'éléments de ce contexte. Je les ai choisis, je l'ai bien dit, et donc on pourra discuter d'autres choses que je n'ai pas eu le temps de développer. Ces transformations, elles vont avoir une conséquence sur la construction de l'identité, la manière avec laquelle chacun d'entre vous va construire son identité. C'est la fameuse question : *« qui je suis, moi, Olivier Servais ? Tiens, au fond, quand je regarde, j'enseigne dans deux universités catholiques, en tout cas qui ont encore ce label-là aujourd'hui. J'ai été président de mouvements de jeunesse plutôt pluralistes »*. Puis on multiplie les ancrages, et on se rend bien compte que l'identité n'est pas nécessairement claire. Et si j'approfondis sur chacun d'entre vous dans cette salle, j'imagine que chaque trajectoire sera un peu spécifique, particulière. C'est caractéristique de ce que nous vivons en termes de basculement. On passe des trois piliers traditionnels. En Belgique, c'était bleu-libéral, orange-catholique et rouge-socialiste avec des individus qui étaient définis par leur appartenance à l'un de ces piliers : *« Ah, tu es à la CSC, donc tu es catholique »*. Les gens de la CSC dans la salle s'amuseront, parce qu'ils savent qu'aujourd'hui on ne choisit plus essentiellement pour ce critère là de s'affilier. *« Ah, tu mets tes enfants dans une école catholique, donc tu es catholique »*. On a bien compris évidemment qu'on en est plus là aujourd'hui.

Donc, le collectif auquel j'appartenais définissait mon identité. Ce qui permet aussi de comprendre que certains aujourd'hui revendiquent également de créer de nouveaux piliers idéologiques en disant : nous ne nous retrouvons plus dans ces trois piliers, nous voulons un quatrième. Ainsi, il y a d'autres postures. Aujourd'hui, c'est à droite que cela se passe si je puis dire — pas politiquement, on s'entend bien — sur le schéma, une identité personnalisée. Les individus et c'est le point de vue de l'individualisme, vont choisir leur appartenance à partir de la manière dont ils construisent leur identité. On inverse la prémisse. L'individu construit son identité et va choisir alors ses appartenances. Là où à l'inverse, auparavant, c'est mon appartenance qui me précédait puisque je naissais déjà dans un hôpital catholique, d'état ou autre et donc là où j'étais précédé par mon appartenance. Aujourd'hui, c'est l'inverse, je vais choisir mon appartenance en définissant mes valeurs et mon identité. Ce n'est pas facile à mettre en œuvre. Choisir ses valeurs, vous imaginez l'enjeu. Alors, on n'est pas tout à fait encore du côté droit. On est dans un balancement et certains sont dans une grande insécurisation face à cette transformation.

Deuxième grand changement : ce que j'ai appelé l'urbanisation. On passe classiquement des campagnes aux villes. Parce que cela a commencé dans les villes. Mais je le dis souvent, c'est la même logique. Cela ne veut pas dire que cette logique est présente encore partout, mais auparavant on vivait la ville comme un village. Le mode de vie de base, c'était le village. Vous prenez la fin du 19e siècle, à part quelques communes ouvrières très

particulières, ce que les sociologues définissaient, c'était véritablement que la ville se vivait comme un village. On connaissait les habitants de son quartier. Le quartier, c'était un petit village. Et une ville, au fond, c'était des tas de quartiers en très grande proximité avec quelques logiques un peu différentes. Aujourd'hui, on se rend compte que ce n'est plus la ville, c'est véritablement l'urbain. Et que l'urbain est caractéristique d'un certain nombre de comportements, notamment liés à l'individualisme qui sont radicalement différents. L'école, elle doit faire face à cela, aujourd'hui où qu'elle soit. Alors, c'est quoi cet urbain ? L'urbain, je le dis souvent, c'est d'abord se dire que la manière dont nous vivons l'espace, l'ancrage dans l'espace est un basculement vers une dynamique urbaine prédominante.

Par exemple, c'est qu'on était dans un espace territorial déterminé par une stabilité. « *Ah, ça, c'est un étranger, il n'est pas du quartier je ne le connais pas* », c'est typiquement une manière de définir ceux que je connais. Donc ce sont des relations stables ; ou, autre exemple, « *il vient à la messe, donc il est croyant* ». Aujourd'hui, comme sociologue des religions, je peux vous dire que tous ceux qui vont dans une messe catholique ne sont pas croyants nécessairement. Cela peut paraître paradoxal. Il y a trente ans, cela l'était. Aujourd'hui, cela ne l'est plus pour un sociologue des religions. Donc les lieux définissaient des identités, il y avait une stabilité. Quand j'étais dans un endroit, à priori, ceux qui étaient là correspondaient à un certain type d'identité. C'était stable, c'était assez clair. Le territoire définissait cette appartenance. Quand j'étais dans une école catholique, cela signifiait un certain nombre de choses. Aujourd'hui, ce n'est plus vrai. On est face à une mobilité généralisée. Les individus vont choisir, je l'ai dit tout à l'heure. Cela signifie aussi qu'ils vont changer, ils vont bouger, que leurs motivations vont évoluer, les valeurs d'une institution sont beaucoup plus stables, elles changent progressivement. Les valeurs d'un individu peuvent évoluer à certaines périodes de son existence plus certainement beaucoup plus rapidement.

Autre élément autour de l'urbanisation : cela signifie aussi — si c'est la mobilité de plus en plus au détriment d'un certain type de stabilité — qu'on rentre évidemment dans une société plus risquée, plus incertaine. Certains ont parlé de modernité insécurisée. Une société où tout individu quelle que soit sa position sociale est dans une certaine insécurité. Et cela se manifeste particulièrement parce que le rapport au temps est différent. On va donner une primauté à ce que j'appelle la temporalité, le temps. Mais plutôt derrière, c'est l'instant, les événements, plutôt que l'histoire longue, un espace sur la longue durée que des lieux et des territoires définis. Donc, le temps et l'espace se transforment dans la perception que nous en avons de manière importante. Les relations entre les gens vont changer. On va donner beaucoup plus d'importance aux relations interpersonnelles. Nous sommes dans la « société de la psychologie reine ». Aujourd'hui et ce n'est pas un hasard, il y a autour de 500 étudiants à Louvain en première année en psychologie. Ils sont à peine 100 en sociologie ou en anthropologie. En Mai 68, ce nombre était bien supérieur. Il y a une inversion des choses. Centration sur l'individu. Cela souligne l'importance fondamentale du relationnel aujourd'hui. Nous sommes dans une « société

relationnelle ». C'est véritablement important, parce que cela signifie et cela manifeste dans le champ social, dans la manière d'établir des relations entre les gens, ce qui se vit au niveau de cette transformation de l'urbain dont j'ai parlé.

En bref, avant on territorialisait : « *ah, qu'est-ce que c'est que ce type qui écrit Évangile d'un libre penseur ?* » On était ou catho ou libre-penseur, on était d'un territoire ou d'un autre et on voit un individu, Gabriel Ringlet en l'occurrence, qui nous écrit, début des années 2000 : « *je suis catholique, prêtre et libre penseur* ». Donc, nous avons un individu qui choisit la frontière de ces identités et qui considère que « *je ne suis pas défini par un territoire catholique ou libre-penseur* ». Ils peuvent coexister au sein d'un même individu. Ce sont mes relations qui sont bonnes avec certains laïcs qui définissent qui je suis. Donc le territoire n'épuise plus les individus et de même les hiérarchies au sein de ces territoires, de ces institutions ne définissent plus le poids d'un individu. On peut être dans une hiérarchie et au fond avoir peu d'impact. Je prends l'exemple de Gabriel Ringlet, parce qu'il est connu en Belgique, mais voilà, l'exemple même de quelqu'un qui pèse davantage par son discours d'individu et son positionnement d'individu.

Cela va entraîner que les acteurs, et par exemple pour ce qui vous concerne les acteurs de l'école, vont avoir des stratégies très différentes. Ils vont mettre en œuvre des stratégies relationnelles de plus en plus importantes. Je « by pass » ma hiérarchie. Je ne suis pas d'accord et je vais mettre en œuvre des stratégies relationnelles pour pouvoir imposer un certain nombre de choses. Cela pose évidemment de nombreuses questions dans le fonctionnement d'une école comme de n'importe quelle institution aujourd'hui.

Bertrand Montulet, un sociologue des Facultés Saint-Louis a une belle image, il dit : on passe du jeu de go au jeu d'échecs. Le jeu de go, c'est une espèce de jeu de dames chinois où il y a deux couleurs, les rouges et les noirs, et l'objectif, c'est avec tous ces pions de petit à petit manger l'autre camp. C'était la logique des piliers, c'était véritablement la logique où on se construisait comme l'instrument d'une idéologie. J'adhérais au christianisme et je participais au fond, quelle que soit ma place dans cet appareil comme soldat de cette société chrétienne en devenir. Et au sein de chaque pilier, on avait même différents sous-piliers avec chacun sa conception par exemple du christianisme, etc. Et de ce jeu de go, on passe au jeu d'échec. Le jeu d'échec cela veut dire quoi ? Cela veut dire que je peux être dans le camp de l'autre et être en position de force. Chaque pièce est différente, a son type de relations. Il y a les pions, il y a les fous, il y a les tours, il y a les reines, et donc, nous sommes obligés aujourd'hui, pour analyser ce qui se joue à l'école comme dans la société, de rentrer dans la complexité de chaque individu et de sa trajectoire. Pour nous c'est compliqué, mais cela veut dire aussi que pour les acteurs, notamment les héritiers de ces logiques institutionnelles, ce sont des choses très compliquées à gérer parce qu'on est face à des cultures très différentes.

Encore plusieurs éléments de transformation, et puis nous passerons directement aux conséquences. Alors, l'urbanisation dont j'ai parlé, l'évolution de l'appartenance que j'ai évoquée et la nouvelle modalité de

construction de l'identité, vont avoir un nombre incalculable de conséquences, j'en ai relevé une dizaine que je ne pourrai pas développer, mais qui sont pour moi importantes d'évoquer.

Un, le rapport au temps va être raccourci. Vous êtes face à des gens qu'ils soient enseignants, qu'ils soient élèves, qu'ils soient parents qui sont en permanence dans le sentiment qu'ils sont dans la course contre la montre. On a une temporalité raccourcie. Thomas Périlleux – sociologue à Louvain – évoquait cette situation il y a quelques années à partir du terme d'« affairisme ». L'affairisme ce n'est pas ce qui s'est passé dans certaines communes du sud du pays. L'affairisme c'est « *je suis en affaire* ». On parle d'affaires courantes – courantes, ici au sens de courir – j'ai toujours l'impression que je dois choisir entre mille choses dans ma vie et que cela se passe très vite et que je n'ai plus la maîtrise des choses au fond. « *Ah je suis désolé, je ne peux pas m'investir là parce que j'ai trop...* ». Donc premier élément que l'on trouve beaucoup. Pas dans toutes les strates sociales, mais dans une large majorité des strates de la société.

Deuxième élément, une sociologie relationnelle. Les proches deviennent fondamentaux que ce soit les collègues proches, que ce soit la famille proche — certains vont me dire : « *mon frère ce n'est plus mon frère vraiment, il est aux États-Unis, on ne se voit plus, par contre, mon meilleur ami, là, c'est quasiment devenu mon frère, pour mes enfants* » — on recompose par la relation, la manière dont on vit aujourd'hui, dans l'école, dans la famille, dans tous les lieux de société.

Troisième élément : on assiste à une désaffiliation institutionnelle et politique. Les institutions, elles ne sont plus légitimes. Mon directeur d'école, il va être légitime d'abord parce que c'est un ami ou parce que c'est quelqu'un de charisme pas parce que c'est mon directeur en tant que fonction de direction d'abord. En tout cas, c'est une tendance. Mais, j'ai bien dit, on n'a pas encore basculé. Il y a encore une tension entre ces deux logiques... Je vous montre ce qui à mon sens émerge.

Quatrième élément, on assiste à partir du moment où on considère qu'au fond c'est moi qui choisis mes valeurs, c'est moi qui choisis mon identité, c'est moi qui choisis qui répond à la question « *qui je suis ?* », on assiste à une tendance à certains types de tolérances et d'antidogmatismes de manière plus importante. En tout cas par rapport aux choix individuels. « *C'est son choix. Cela ne veut pas dire à tous les niveaux.* » On va y revenir.

Cinquième élément dans cette logique-là, à partir du moment où on ne tolère plus, surtout au niveau des choix individuels, on va avoir un certain rejet de la logique d'autorité. L'autorité n'est plus légitime comme autorité. Dans le monde de l'enseignement, on a vu, depuis longtemps évidemment, que la posture d'enseignant est en train de changer. Là où auparavant nous dispensions un certain nombre de choses, nous devenons des « médiateurs » des savoirs, des « animateurs » des (inter-)connaissances. Quand je donne cours à Louvain, j'ai toujours à peu près un tiers des étudiants qui sont sur leur ordinateur portable et mon savoir est contrôlé en permanence par Wikipédia et autres sites d'information. « *Monsieur, vous avez dit cela, mais moi je viens de lire que...* » Donc, la posture même de l'expert-prof d'université est en train d'évoluer.



Sixième élément : la société de consommation nous marque évidemment. On voit des élèves, on voit des parents, on voit des enseignants qui sont de plus en plus pragmatiques, voire même consuméristes dans leur pratique de métier ou dans leur pratique de l'école. C'est véritablement quelque chose qui est aussi une lame de fond que je n'ai malheureusement pas le temps de développer.

Alors septième et huitième éléments. J'ai parlé d'incertitude, j'ai parlé de choix personnel. Choisir de se construire soi-même est difficile à mettre en œuvre et c'était beaucoup plus facile de confier cela à l'institution dans laquelle je naissais, au pilier dans lequel je m'ancrais. Cela va entraîner l'émergence d'un souci de sens. On n'a jamais été aujourd'hui de manière aussi importante dans un questionnement autour du sens au sens large. Toutes dimensions de ce sens confondues et donc avec un retour à certaines valeurs. Ce qui implique donc un certain nombre de choix et donc aussi de l'intolérance. Tolérance des choix de chacun, mais intolérance par rapport à un certain nombre de valeurs. Cela peut paraître paradoxal, mais au fond cela cohabite. Chacun fait ses choix en termes de valeur. Après les valeurs peuvent s'exclure l'une, l'autre. Il y a des choses qui ne sont pas nécessairement compatibles.

Et huitième élément : qu'est-ce qui est légitime alors ? Le politique ne l'est plus, le fonctionnement de l'institutionnel avec la logique d'autorité ne l'est plus forcément.

Qu'est-ce qui l'est ?

Il y a trois choses qui émergent chaque fois :

- 1) l'expérience
- 2) ce que j'appelle les maîtres à expérimenter
- 3) la plausibilité

Mai 68 se caractérisait plutôt par les maîtres à penser. Aujourd'hui les beaux parleurs on n'y croit plus trop. Par contre les maîtres à expérimenter, ceux qui expérimentent une voie sur la longue durée... Ce sont les nouveaux gourous. Je dis souvent que j'ai été frappé, il y a quelques années, lors d'une conférence à l'ULB, dans un amphithéâtre bondé. Qui était l'orateur ? Guy Gilbert ! J'avais été interviewer des jeunes. Ils me disaient : « *ah, nous, catho, pas catho, prêtre... ce qui compte c'est le type il a vécu pendant 20, 30 ans avec ces gens dans le monde de la précarité, loubards, etc.* ». L'expérience est fondamentale aujourd'hui. Donc c'est l'expérience et non plus la position dans la hiérarchie qui construit la légitimité et enfin il faut une certaine plausibilité dans le discours. Une certaine critique systématique, parfois un peu superficielle.

Deux derniers éléments de ce contexte général : tout ce que je viens d'énoncer participe à une perte de visibilité et un besoin de repères. Je ne crois plus nécessairement dans ce discours des institutions, dans ce prêt-à-porter idéologique donc je me retrouve dans une situation compliquée. La société dans laquelle je suis, les repères que j'avais sont de plus en plus difficiles. J'ai besoin de repères et cela entraîne une certaine fracture sociologique.

Je complète par deux derniers tableaux et puis nous allons passer aux conséquences.



Ces deux éléments sont probablement plus spécifiques à l'évolution de la société belge. Un des éléments — Andréa Réa à l'ULB, Marco Martiniello à l'ULG, Felice Dassetto à l'UCL le soulignent — la migration a joué un rôle de manière très importante dans ce sentiment d'explosion de notre cadre belgo-belge. Je vous rappelle pour faire très simple, 19e siècle, les Italiens et les Flamands migrent en Belgique francophone. 20e siècle : les Marocains et les Turcs. Au 21e siècle, c'est une explosion subsaharienne, latino, pays de l'Est, Asie. Essentiellement dans les villes encore aujourd'hui, mais comme les vagues précédentes, cette migration va se stabiliser à tous les niveaux de la société belge. Alors, on en parle moins, on le sait peu, mais une importante population en termes migratoires à Liège ce sont les Chinois. Personne n'en parle et pourtant c'est une réalité sociologique. Explosion des diasporas et donc des autres cultures et accélération des entrées. Conséquence majeure : cette crise de l'identité individuelle « *qui je suis au collectif* » entraîne une crise des identités et l'arrivée de nouvelles cultures. Elle provoque aussi une crise des identités collectives. Je me rends compte qu'il n'y a plus une histoire des Belges. Et je me demande d'ailleurs si les Belges ont déjà existé. Aujourd'hui, les gens disent, il n'y a plus un seul peuple. D'ailleurs, regardez notre histoire, c'est l'histoire de nombreux peuples différents. Des histoires de groupes diverses et de plus en plus diverses et plus encore en ville que dans le monde rural, mais cela y vient également. Et même cette histoire « belge », on a tendance à la critiquer aujourd'hui, à montrer qu'on a essayé de construire un peuple belge, mais qu'au fond les choses étaient plus compliquées.

Deuxième élément, la division interne nord-sud contribue à affaiblir notre sentiment d'appartenir à quelque chose. On voit plus les communautés que la citoyenneté commune. Et on a tendance à le percevoir de plus en plus. Bien entendu, ce n'est pas seulement Flamands/Wallons. Ce sont les communautés dont j'ai parlé tout à l'heure. On a tendance à voir ces microcommunautés de plus en plus de manière importante. Et c'est renforcé par ces peuples d'importation dont je viens de parler, qui parlent beaucoup évidemment de leur identité d'origine versus leur identité de minorisés.

Dernier élément, l'anthropologue sait bien que souvent quand on n'a plus d'histoire commune, qu'on ne se sent plus nécessairement appartenir à un peuple similaire — avant, il y avait au moins, le peuple des catholiques, le peuple des laïques ou bien politiquement le peuple des socialistes, le peuple des libéraux, le peuple des chrétiens-démocrates — cette logique-là, elle est en train, dans les conséquences que je vais énoncer, elle est en train de s'effriter largement, voire elle a disparu dans certains lieux. Donc, nous entrons dans un monde social où il n'y a plus d'altérité identifiable. Je ne sais même plus construire mon identité parce que je ne me sens plus appartenir à un peuple similaire, mais parallèlement, je n'ai plus d'altérité face à moi qui me permettrait de me renforcer identitairement. La frontière avec la France, l'Allemagne, et en fait, tout l'espace Schengen n'existe plus... On fait face à la première génération qui ne sait même plus physiquement ce qu'est une frontière ou un poste de douane. Avec même un paradoxe, la frontière interne à notre pays est plus forte que la frontière extérieure. Donc l'identité est encore de facto malmenée à ce niveau-là. Plus de peuple commun, plus d'histoire commune, plus

d'altérité face à nous. Nous étions une espèce de peuple de l'entredeux et cela constituait notre identité hybride, entre Germains et Latins, entre les grands pays, Angleterre, Allemagne, France... Là, aujourd'hui, cette identité est mise à mal.

Et, je termine ce constat par cette fameuse crise de l'individualisme, qui, vous l'avez compris, joue un rôle tout à fait considérable dans tous les constats que j'ai énoncés. Je ne vous demande pas de retenir tous les auteurs que j'ai mis en avant, mais il est important de voir qu'il y a une lame de fond qui est constatée tant en philosophie qu'en sociologie, en anthropologie, en histoire autour de la montée en puissance de l'individualisme.

Évidemment, derrière cette lame de fond, il y a de la complexité, des interprétations, des désaccords, et peut-être d'abord une diversité d'individualisme. Il y a ainsi l'individualisme politique (Gauchet). Aujourd'hui, on le voit, on attaque la Libye, pas seulement pour le pétrole, mais aussi sur base d'un argumentaire autour de la démocratie. Cela veut dire quoi la démocratie ? C'est une manière de concevoir le politique qui considère que l'individu a une part de la souveraineté collective. Donc, c'est l'individu par le vote qu'il dépose dans l'urne qui est le fondement de la société politique telle qu'on la conçoit.

Deuxième individualisme, depuis Max Weber et d'autres, l'individualisme économique. Aujourd'hui, nous sommes dans une société qui considère qu'il est normal que nous puissions produire et consommer. C'est notre manière d'être au monde : on va faire ses courses individuellement. Il y a bien quelques alternatives, mais il faut bien constater aujourd'hui qu'elles restent très minoritaires. Le producteur, le consommateur... On a parlé du consomme-acteur, mais là aussi je trouve souvent que cela reste très limité.

Troisième individualisme, on en a beaucoup moins parlé, et vous commencez à le voir avec la première génération complètement numérique chez vos jeunes : l'individualisme technique qui découle du précédent – c'est pour cela que je l'ai mis en plus grand – qui découle de l'individualisme économique. J'ai parlé de VIP : voiture, internet, portable (pas very important person) parce que cet individualisme est tout à fait caractéristique du deuxième. C'est beaucoup plus rentable pour le marché de vendre des tas de produits individualisés. Il y en a beaucoup plus. Vous vendez un autobus ou 15 voitures, c'est plus rentable de vendre 15 voitures. Idem pour le GSM. L'individualisation, c'est au fond le paroxysme au niveau de la possibilité de développer cette logique du consommateur. Et donc, cet individualisme technique, on ne s'en rend pas compte, mais il nous transforme dans nos relations sociales. Il individualise nos liens sociaux. Je ne suis plus Olivier qui appartient à l'Université catholique, je suis Olivier qui a un ordinateur portable ou un GSM avec mes contacts ou sur Facebook ou sur mes mails... J'ai mes contacts et j'ai des contacts à l'ULB et j'ai de très bons amis à l'ULG et donc je ne suis plus réductible au collectif auquel j'appartenais parce qu'aussi ces outils-là contribuent à individualiser les relations sociales.

Enfin, last but not least l'individualisme spirituel et religieux, là aussi, le croyant est perçu comme individu et plus comme appartenant à une Église. Aujourd'hui, on croit sans appartenir et on a des relations avec des prêtres ou

des pasteurs en termes personnels et des reconnaissances de leurs qualités personnelles et plus collectives. Tout cela entraîne une crise de confiance dans le collectif. On croit en soi, on croit éventuellement dans certains petits groupes d'affinités, mais on a de plus en plus de mal avec la croyance et derrière elle la confiance dans des collectifs institués. Cela entraîne une crise de la démocratie, qui débouche sur une crise de confiance, dont une des conséquences est une déstabilisation économique, uniquement répondre à ses besoins, mais le sens de l'économique est éludé et puis aussi une crise religieuse avec la personnalisation du croire.

## 2. Conséquences

J'arrive aux conséquences, deuxième partie de mon exposé.

Vous l'avez compris la question de base qu'il faut se poser aujourd'hui, c'est que l'école est face, comme la société, à une crise de l'identité. Hier, en France, on a vu le raz de marée — on peut le dire quand même à 15 % — d'un parti identitaire : le Front National. C'est amusant de voir qu'avec l'arrivée de Nicolas Sarkozy en 2007, certains prédisaient la fin du Front National. Je pense qu'il y a une lame de fond sociologique beaucoup plus solide. On voit qu'en Europe ces partis identitaires ont vraiment le vent en poupe. Ce n'est pas uniquement et pas seulement pour des raisons d'apparence simple, si je puis dire, racisme, extrémisme ou autre, c'est parce qu'il y a l'arrière-fond d'insécurisation sociologique que je viens de vous brosser. Qui suis-je aujourd'hui ? C'est beaucoup plus difficile de donner une réponse à cette question qu'auparavant. Alors à fortiori la relation à l'autre, vous l'avez compris et vous l'anticipez, elle est beaucoup plus compliquée qu'auparavant. Avant, c'était d'un certain point de vue plus facile : j'étais catholique, je voyais que le musulman c'était « quelque chose d'autre ». On partageait certaines choses. Mais aujourd'hui le catholique, il se réduit parfois à « *je suis un chrétien, mais un chrétien pas tout à fait comme les autres, et parce que ça je ne suis pas d'accord...* ». On est dans la complexité. Donc la construction des relations sociales et des repères est beaucoup plus difficile.

Mais je reviens aux conséquences du premier tableau que je vous ai passé, les fameuses bulles de tout à l'heure, conséquences en termes de construction d'identité. Il y a quelques décennies encore nous avons ce que j'appelle l'identité « assignée ». On m'assignait une identité, et quand je ne voulais plus, je rompais et c'était une rupture difficile. Quand un enseignant de l'ULB passait à l'UCL, on se souvient tous de cas dans des années '70 — cela faisait la une des journaux. Aujourd'hui, l'UCL, l'ULB engagent parfois en part-time de mêmes académiques. Vous voyez bien qu'en trente ans, on a basculé dans la manière de concevoir les choses. C'était comme cela depuis le début de la Belgique, pratiquement, depuis les années 1840, cette opposition violente et forte, cette structuration très forte. En trente ans vous avez vu le chemin qu'on a fait. De l'identité assignée collectivement — on me disait qui j'étais — on passe au bricolage identitaire personnel. Je ne sais plus tout à fait qui je suis, mais je

dois essayer de bricoler, avec tous ces éléments de ma vie qui font qui je suis. Dans ce contexte-là, vous comprenez que la relation à l'autre n'est pas facile à élaborer puisque je ne sais même plus qui je suis tout à fait moi-même. Face à cette transformation majeure, on a travaillé, avec d'autres collègues, sur « comment les gens dans cette situation compliquée construisent leur identité ? ».

Première attitude. Je vais donner une métaphore — je suis aussi anthropologue et sociologue des religions — l'attitude du *paroissien institutionnel*. Dans les lieux institutionnels — et le SeGEC en est un-, il y en a beaucoup parce qu'on est encore dans des institutions qui fonctionnent en partie avec le modèle ancien. Parce que c'est le modèle qui les a façonnés—, ce sont des gens qui sont encore dans le modèle antérieur. Ce n'est pas bien, ce n'est pas mal, ce n'est pas mieux, ce n'est pas moins bien. C'est, simplement. C'est leur repère de fonctionnement. Donc, ce qu'est une hiérarchie, ils le comprennent ; ce qu'est une autorité, ils le comprennent. Ce sont des logiques qui leur parlent et qui ne leur posent pas de problème. Même si, de plus en plus, par la technologie, par leur participation économique ou politique, leur revendication démocratique, ils participent également de l'autre manière de faire. Ces gens-là existent, et les « bypasser », avoir le sentiment que c'est fini, que ces gens-là sont en voie de disparition, ce serait une mauvaise chose.

Deuxième attitude. C'est très difficile de donner des poids à ces différentes figures, à ces différents idéaux types. Ce que j'appelle le *consommateur naïf*, quelqu'un qui se laisse porter par les logiques que je viens d'énoncer qui a complètement basculé dans l'autre logique et qui au fond ne veut pas s'interroger sur qui il est. Il refoule pratiquement la question de qui il est, de l'identité, voire même des valeurs. On a des gens qui se désintéressent paradoxalement de la question des valeurs. Et c'est quand des questions fondamentales arrivent dans leur vie — mort d'un proche, maladie incurable, crise avec un de ses enfants au niveau de l'école ou autre — qu'alors les questions fondamentales, de sens, de valeurs derrière l'identité, arrivent et qu'ils basculent dans une autre position.

Troisième attitude. Et disons le tout de go, on la rencontre de manière majoritaire dans les strates éduquées, plus elles sont formées, plus on se retrouve dans cette strate-là. Mais cela ne signifie pas qu'il n'y a pas de milieux populaires qui soient aussi dans cette logique là : ce que j'ai appelé « *le bricoleur* ». Entendons-nous bien, le bricoleur c'était négatif, il y a trente ans. À cette époque, le bricoleur ce n'était pas un professionnel, c'était un amateur, bref une vision assez négative du bricolage. Aujourd'hui, il y a des gens qui disent « *les corps de métiers, ça n'est plus ça, quand je le fais moi-même, c'est mieux* ». Là encore, on peut constater une inversion. Le bricoleur, il a une certaine crédibilité, si je puis dire. Ce que je fais moi-même avec l'expérience que j'ai. Un bon bricoleur, c'est quelqu'un de fiable. Donc on va essayer de bricoler son identité individuellement, de se construire, « qui je suis » individuellement. Souvent, c'est très difficile. À part quelques philosophes, quelques intellectuels, quelques enseignants courageux, qui restent pendant des années et des années dans cette posture instable, très riche, mais difficile à tenir, la plupart choisissent de bricoler collectivement. Ils vont choisir un

groupe d'enseignants démocrates ou ils vont choisir un groupe écologiste militant dans leur commune ou ils vont choisir selon leurs loisirs ou leur ancrage professionnel ou familial. Ils vont adopter un certain type de groupe d'affinités, des groupes de vie qui partagent un certain nombre de valeurs et avec qui on peut parler et avec qui on peut se construire ensemble. On n'a pas de certitudes, mais on a des projets communs.

Troisième élément. Et bien, le bricoleur peut aussi avoir la tentation de rejoindre une communauté d'exclusivité, de vouloir réaffirmer au bout d'un moment des valeurs de manière très forte et parfois beaucoup plus forte qu'auparavant dans l'institution. Cela, c'est une conséquence finale de certains types de bricolages, de la peur de cette incertitude des valeurs. Cette option peut déboucher sur le communautarisme, sur des attitudes vis-à-vis de l'autre encore beaucoup plus fortes. « *J'ai trouvé mon groupe dans lequel je me reconnais. Ca, ce sont mes valeurs* ». J'ai parlé d'un parti politique français, je crois qu'il faut plus ancrer cela là-dedans que dans un parti traditionnel.

Quatrième et dernière attitude qui rejoint un peu le consommateur naïf : Le *cynique hédoniste*. C'est quelqu'un qui a eu véritablement une réflexion philosophique qui a cheminé et qui dit « *pour moi, il n'y a pas de sens à ce que je fais et je l'assume pleinement* ». Il y en a très peu, quand on creuse en entretien. Mais cela existe.

Deuxième conséquence, cette posture-là entraîne une crise des modèles de société, nos modèles de référence. Qu'est-ce qu'une société chrétienne ? On pourrait faire un débat ici, ce serait amusant. Il y aurait à mon avis autant d'avis que de personnes dans la salle. Ce n'était pas le cas a priori il y a quelques décennies.

Donc la question fondamentale ne devient pas seulement qui je suis, mais quelles valeurs pour le collectif auquel j'appartiens. Je suis confronté à un autre de plus en plus imprévisible. Avant, l'autre je le connaissais par cœur. C'était le laïque et il était de l'autre côté. Je ne le fréquentais jamais et en même temps tout le temps. J'avais une vision très claire de ce qu'il était et ce faisant ça renforçait qui j'étais. Aujourd'hui, l'autre c'est de plus en plus compliqué. Chaque autre est différent. Ne pas juger, ne pas réduire l'autre à certaines apparences. Et on se rend bien compte en même temps que les institutions ne suffisent plus à intégrer au vu de tout ce que j'ai expliqué. On ne va pas créer du vivre ensemble collectif uniquement par les institutions. On passe donc de « qui je suis ? » à « qu'est-ce que ma culture ? ». Qu'est-ce que la culture de mon groupe ou, ici, de mon institution ? Puisqu'elle ne va plus de soi en tant que telle, en tout cas pour mes membres. Alors, je vous passe le détail autour de la culture, mais c'est important de se rendre compte que la culture c'est compliqué, que la culture c'est un véritable iceberg si je puis dire, et que notre inclination de base est toujours une attitude ethnocentrique. Nous jugeons toujours les autres quels qu'ils soient, même au sein de l'école, même au sein du SeGEC – tel concurrent, telle personne avec qui je ne suis jamais d'accord – on le juge toujours à partir de sa position. On a toujours tendance à considérer sa position comme la bonne position, comme la position normative, comme la référence. Et le rapport à l'autre, il se construit toujours à partir de cette posture là. Et je dirais, ça n'a rien de neuf. Les « Inuits » par

exemple, il y a des siècles, voire plus, se sont appelés comme cela, car cela signifie « les vrais hommes », les premiers hommes. On peut remonter très, très loin dans l'histoire, et on retrouve déjà systématiquement une attitude ethnocentrique. On se construit toujours identitairement par rapport à un autre ou par rapport à tout autre. Alors vous l'avez compris dans une société de l'insécurité, on est déjà moins fier, moins sûr de cet ethnocentrisme. Il y a des choses qui nous choquent, mais il y a d'autres choses pour lesquelles on ne sait pas, où on reste prudent. On est agnostique quant à se positionner par rapport à l'autre.

Dans les années '80, '90 certains anthropologues ont développé un modèle autour du développement de la sensibilité interculturelle. On se disait : j'ai des identités et parfois des identités très fortes, il faut quand même que j'arrive à rencontrer l'autre. Un de ceux-là, un anthropologue, Michael Pages, en 1993, a développé un modèle que je trouve intéressant et je vais finir par développer ce modèle et voir les conséquences en termes de modèle d'école et modèle de société.

À mon avis, il ya deux phases au fond. Les phases ethnocentriques : je suis fermé sur moi, je considère que je suis meilleur que l'autre. Et les phases ethnorelatives : j'ai tendance à diminuer qui je suis et m'ouvrir à l'autre. Il y a trois phases dans l'ethnocentrisme, trois phases dans l'ethnorelativisme. La dénégation, est la plus fermée. La phase de la *dénégation*, est véritablement une phase où je vais vouloir isoler l'autre, m'en séparer, me construire des murs. C'est l'opposition catholique-laïque que nous avons connue à la fin du 19e siècle et qui était radicale. On ne se fréquentait pas. C'est de la dénégation de l'autre. La diminution totale de l'autre. Cela peut déboucher sur des crises très violentes. Heureusement, de nos jours on est très peu, voire plus du tout dans ce type de posture.

Un petit peu moins fort est l'attitude de *défense*. Je vais continuer à dénigrer l'autre. Je vais considérer à valoriser la supériorité de mes valeurs, mais je vais avoir certains revirements. Dans certains cas, je vais considérer que c'est plus compliqué. Alors je pourrais développer une heure de cours à ce propos. Donc, vous comprenez que je simplifie. Je vais vite, on pourra en reparler.

Troisième élément, c'est la *minimisation*. Petit à petit, je vais me rendre compte quand même qu'on partage un même corps, à priori. Ce sont des hommes, comme moi. Dans certains cas, il y a la couleur de peau, il y a un certain nombre d'attitudes comportementales qui jouent dans cette différence, mais il y a des éléments qu'on partage. Cela peut être aussi un universalisme transcendant. Effectivement, ces autres ont une culture étrange, à Liège, mais bon ce sont des chrétiens liégeois comme moi (je suis liégeois d'origine). Donc on va minimiser les différences. Cela peut aussi être au niveau de l'Islam. Je prends un autre exemple. Effectivement, il y a quand même une conception du père qui est intéressante des deux côtés, qu'on peut partager entre chrétiens et musulmans et qui pose des questions un peu similaires. Il y a un certain nombre d'éléments autour de la famille qui sont intéressants. La phase d'ethnocentrisme, commence un peu à s'ébrécher par ces éléments qu'on partage ensemble. Et dès lors, l'ethnorelativisme, constitue petit à petit une ouverture à l'autre. Vous avez compris que la

question est jusqu'où va-t-on s'ouvrir. Est-ce qu'au fond, je dois perdre mon identité pour me fondre dans l'autre ?

La phase suivante, après la minimisation, c'est *l'acceptation*. Et vous avez deviné que là aussi c'est relativement flou. Quand passe-t-on de l'un à l'autre ? Cela dépend des groupes, cela dépend des lieux, cela dépend vis-à-vis de quel autre. Le respect de la différence du comportement. Je commence un peu à comprendre l'autre parce que je le connais je le fréquente et je commence à respecter ses comportements. J'ai un respect pour une certaine différence des valeurs de l'autre. Je comprends que dans sa culture, le jeûne, cela a un certain type de signification, le ramadan, cela veut dire cela. Il y a des valeurs derrière. L'aumône c'est ceci. Donc des comportements qui vont même jusqu'à un certain type d'acceptation souvent choisie, pas du tout généralisée.

*L'adaptation*, c'est le stade de l'interculturel diton souvent. À partir de mon acceptation, je vais essayer de ne pas froisser l'autre. Je vais m'adapter à l'autre. Je vais essayer de le comprendre, entrer en empathie, en permanence, le plus possible. Interpréter tous ses actes, non pas comme des actes agressifs différents, mais comme des actes qu'on peut comprendre. Cela va m'amener à une logique au niveau idéologique plutôt pluraliste. « *On peut défendre cette posture-là, cela n'est pas la mienne, mais on peut la comprendre.* »

Le dernier stade que je ne vois pratiquement dans aucun groupe. C'est le stade qu'on peut dire terminal, l'apogée, c'est *l'intégration*. Dans cette logique précise, parce qu'au mot « intégration » on a voulu faire dire beaucoup de choses. Alors, dans ce cas-ci, cela signifie que selon les contextes, selon les lieux, on va évaluer quelle est la posture la plus intéressante et la meilleure. Et ce n'est parfois pas la mienne. C'est pour cela que je parle de marginalité constructive. Je considère tous les acteurs de l'école, tous les acteurs de la société, comme des marginaux qui n'ont pas de légitimité plus importante que la mienne. Donc vous avez compris aussi pourquoi on parle d'ethnorelativisme à ce moment-là parce qu'on est véritablement dans : « *je relativise ma position* ».

Au final, si je reprends toutes ces postures, je ne juge pas. Je ne dis pas qu'une position, là aussi, dans cet arbre évolutif, dans ce spectre, est meilleure que l'autre. À chaque institution à choisir sa posture, mais, vous l'avez compris, elle a des conséquences en termes de modèle de société et donc en termes de modèle d'école et c'est ma conclusion.

Il y a des idéaux de société sous-jacents à ces positions et cela a des conséquences pour l'école. Et donc on peut percevoir plusieurs de modèles de société possible.

### **3. Modèles sociétaux**

Le premier modèle, c'est le modèle du 19<sup>e</sup> siècle, voire même de l'ancien régime. C'est le monoculturalisme. Officiellement, toutes les écoles sont catholiques et c'est le catholicisme d'État. Avec une logique hégémonique du catholicisme où les gens qui fréquentent l'école appliquent les choses et avec une normativité catholique qui



est équivalente à la norme « activité scolaire ». Les règles de l'école s'imposent comme des règles chrétiennes ou les règles chrétiennes s'imposent comme les règles de l'école. Il y a fusion entre les deux. On n'en est plus là...

Deuxième logique, le biculturalisme. Petit à petit, vous vous ouvrez à d'autres valeurs. C'est la Belgique classique. Il y a deux idéologies dominantes. Une idéologie laïque et une idéologie catholique avec une certaine dialectique. Cela veut dire une opposition assez forte et l'un se construit par rapport à l'autre. Je dis souvent qu'il est intéressant de voir que l'Église catholique est en crise comme la laïcité est en crise. Parce qu'elles se sont construites l'une par rapport à l'autre. Donc nous avons deux idéologies légitimes et nous pouvons, au fond, choisir. Et encore, cela a toujours été des choix relatifs puisque vous avez vu que vous apparteniez depuis la naissance à l'un de ces deux piliers avec une logique conflictuelle. C'est la Belgique classique, ce n'est plus tout à fait fini. Cela ne veut pas dire que c'est fini. Cela réémerge en permanence, mais je considère moi que c'est contre les évolutions sociologiques.

Troisième élément : le multi ou le pluriculturalisme. Je ne vais pas distinguer les deux aujourd'hui. Ici c'est un modèle de coexistence, de cohabitation, mais qui est une coexistence sans rencontre. Ce modèle n'est pas du tout dépassé aujourd'hui. Il consiste à accepter ce modèle communautariste à la belge et simplement à rajouter de nouveaux piliers. Il y a une nouvelle diaspora qui fait partie de la Belgique aujourd'hui et qui sont les nouveaux Belges, si je puis dire, autour de l'idéologie musulmane, de l'islam : créons des écoles musulmanes. Donc dans cette logique, on maintient les écoles confessionnelles, voire non-confessionnelles – c'est un type de confession si je puis dire – et on superpose de nouvelles confessions au modèle. Et donc du « bi », on rentre simplement dans une logique plurielle et pas d'opposition simplement duale.

Alors le quatrième modèle correspond plutôt à une logique d'interculturalité. On se dit que l'école n'est pas simplement superposer les sociétés antagonistes cohérentes. Ce modèle postule l'impératif de la rencontre. Le rôle de l'école est de promouvoir la rencontre. Il faut du dialogue, il faut de l'échange. Cela participe à l'enrichissement, cela participe à la création du vivre ensemble. Avec souvent quand même un arrière-fond assimilationniste. Le modèle de référence n'est pas les communautés, mais avant tout le citoyen. Il faut que l'école amène les jeunes à devenir des citoyens responsables et actifs, etc. Donc on ne peut pas accepter cette logique purement communautariste, il faut aller à une logique citoyenne. Or comprendre ne suffit pas. Écouter, entendre ne suffisent pas. L'interculturel, c'est « *on favorise la rencontre, mais on n'en tire pas les conséquences* » et souvent cela pose un nombre impressionnant de questions parce qu'après, que fait-on avec ce choix ? Et beaucoup de gens me renvoient « *OK, mais qu'est-ce qu'on fait alors ? C'est quoi les conséquences si on est simplement un lieu de rencontre, on perd nos valeurs progressivement, on devient des lieux de microcommunautaire au sein de l'école* » ?

Le nouveau mot à la mode – chaque fois, on invente des nouveaux mots – c'est ce qu'on a appelé le transculturalisme. Il faut aller au-delà de la confrontation de la rencontre des cultures. C'est le mode de la

reconnaissance de l'autre, de reconnaissance de soi qui est très à la mode en sociologie, ou en psychologie. Cette posture est en fait la conséquence du modèle d'ethnorelativisme évoqué auparavant. Il consiste à dire qu'au fond le Belge n'a jamais existé, nous avons – marginalité constructive – toujours été des identités multiples. Ici, c'est plutôt la logique du projet qui prend le pli. Il faut se centrer sur ce qui unit et pas sur ce qui divise en termes d'identité. À ce sujet, je prends souvent un exemple qui vient d'en dehors de l'école. Je m'étais investi il y a cinq, six ans sur le débat sur la Constitution européenne avec une collègue. Je me considère comme un chrétien critique progressiste et pourtant je n'ai pas plaidé pour l'héritage chrétien au niveau de la Constitution européenne. Cela avait interpellé certains, mais je disais : « *ça, c'est s'ancrer de nouveau dans la logique du passé, ça ne veut pas dire que le passé n'est pas important, mais ça veut dire que c'est la logique de l'héritage* ». La logique de l'héritage c'est au fond la logique des valeurs de chacune des communautés et on en reste là. Ou la logique du plus petit commun dénominateur. Je plaçais pour dire que c'est évacuer la vraie question. Cela ne veut pas dire qu'il ne faut pas avoir un débat à ce sujet. La vraie question, c'est la logique du projet. Qu'est-ce qu'on veut faire ensemble ? En sachant que nous sommes pluriels et depuis l'arrivée des pays de l'Est nous sommes encore plus pluriels en Europe. Donc, il y a une véritable diversité et l'accent doit d'abord être mis sur la logique de la constitution commune et de ce qu'on veut faire réellement ensemble. Pas sur la logique de l'héritage des valeurs qui là va mettre l'accent sur les différences et sur ce qui nous divise, éventuellement, potentiellement. Cela ne veut pas dire que dans la logique du projet, il n'y a pas des valeurs qu'on peut mettre en avant, mais cela doit faire l'objet d'un processus délibératif. Il y aura des choses là-dessus cet après-midi donc je ne vais pas développer plus loin.

Je termine. Au-delà des théories et des grandes idées, tout cela, ce sont des choix au quotidien. Cela peut vous paraître compliqué, mais ce sont des choix très pratiques, au jour le jour. Un exemple typique de concret, c'est la question des parents. Il s'agit d'un des publics centraux dans l'école. Avant les attentes et la légitimité de l'école (ici catholique), étaient similaires pour beaucoup de parents. Cela ne veut pas dire qu'elles étaient tout à fait la même. Mais cela veut dire que globalement l'attente des parents qui mettaient leurs enfants dans l'école catholique dans un modèle binaire catholique/officielle, catholique/laïque, était relativement claire. Aujourd'hui, qu'on soit dans l'enseignement officiel ou dans l'enseignement catholique, on se rend compte qu'on a une explosion de la diversité des attentes et donc de la légitimité qu'on accorde à l'école, catholique dans notre cas. Quelle est alors la tentation ? Et bien de dire, ce que j'évoquais tout à l'heure, que si pour les parents de plus en plus, l'école, incarne un lieu de consommation scolaire pour leurs enfants, et bien on va adopter la logique du client, on va fournir un certain type d'école et on va créer un certain type de communauté assez homogène parce que c'est beaucoup plus facile de répondre à un certain type de clients qu'avoir une réponse multiple à des tas de gens qui ont des attentes différentes. Et la conséquence c'est qu'en faisant ce petit choix-là qui paraît anodin, qui

## **Journée d'étude** **21 mars 2011**



paraît plus facile, que ce soit pour un PO ou pour une direction ou des enseignants eux-mêmes avoir un type d'élèves, c'est parfois plus facile à gérer. Ce choix de la simplicité a des conséquences majeures. On fait le choix d'un modèle de société derrière ce choix minime en apparence. Le problème souvent est que cette accumulation de petits choix va entraîner, en conséquence et progressivement, un choix d'un modèle de rencontre de l'autre ou de non-rencontre de l'autre, un choix de modèle pour la microsociété qu'est l'école. En d'autres termes, dans les petits choix on élabore sans le savoir les grands choix que j'ai énoncés. Et les transformations sociétales dont j'ai parlé, elles nous poussent souvent, dans l'absence d'une grille de lecture, à faire ces choix au coup par coup ponctuellement. Mais petit à petit, elles construisent en fait, en sous-main, l'école de demain. Elles façonnent l'école de demain, ce qu'elle sera en termes de rencontre de l'autre, en termes de vivre ensemble.

Voilà avec cet exposé un sommaire, j'ai essayé de vous dresser un tableau un peu trop rapide malheureusement, mais je crois et j'espère que cela vous fournira quelques lignes de lecture pour comprendre ce qui nous arrive.

Merci à tous.